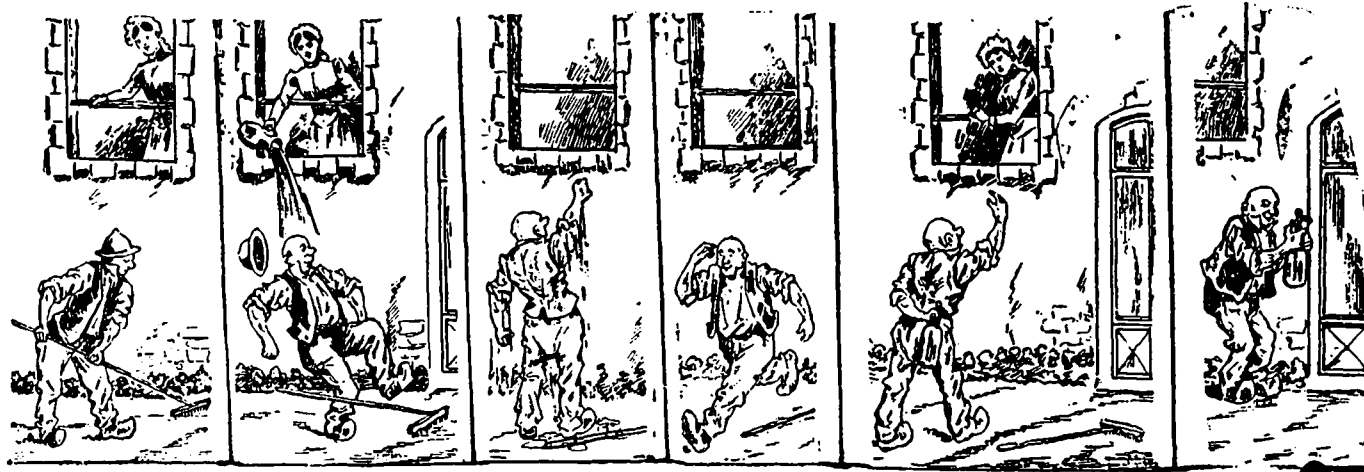


LES DERNIERS BEAUX JOURS DE JARDINAGE



I
François catelait avec
amorce

II
Quand Micheline par
pure amitié lui jeta un
pot d'eau sur la tête.

III
Après le premier
mouvement de colère

IV
François eut son
idée.

V
—Hôlà, dit-il, Micheline, madame
vous demande ici.

VI
Et s'armant d'un
siphon bien chargé
d'eau de seltz pour la
recevoir au passage...

SANCTA SIMPLICITAS

Edouard cueillait dans le parterre
De frais lisérons pour sa sœur,
Il appela Georges, son frère,
Qui la chérît de tout son cœur.

Tous deux, d'accord avec la bonne,
Qui s'était assise auprès d'eux,
Dirent : " Tressons une couronne
Pour encadrer ses blonds cheveux ! "

Quand madame fut arrivée,
On courut vers elle en chantant.
La couronne était achevée.
Elle ornait le front de l'enfant.
Et la mère fut attendrie
Devant ce tableau ravissant :
Bébé rose, tête fleurie,
Qui souriait en l'embrassant.

Edouard dit à la gouvernante :
" Je veux qu'on lui fasse en satin
Une blanche robe éclatante,
Qu'on lui mettra demain matin.

" Nous irons tous dans la clairière :
Sur la pelouse on s'assiera ;
Madeleine, en pleine lumière,
Vers les arbres s'envolera ! "

Georges, dans un profond silence,
Approuvait, — mais il avait peur,
En regardant le ciel immense,
D'y perdre pour toujours sa sœur.

" Nous devrions, sous les aisselles,
Dit-il, passer deux cordons blancs,
Afin de retenir ses ailes
Et de modérer ses danses."

La mignonne fut habillée,
Le lendemain, fort gentiment ;
Dans la prairie ensoleillée,
On porta le bébé charmant ;

Couché sous le tremblant feuillage,
Ce séjour lui sembla si doux
Qu'il dit en son naïf langage :
" Moi, je veux rester avec vous ! "

GILLOTIN.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Voisin.—Ma pauvre dame, j'ai une mauvaise
nouvelle, bien mauvaise nouvelle à vous annon-
cer. Votre mari a été tué ce matin par une ex-
plosion de dynamite, et son docteur qui lui cau-
sait à ce moment a été tué aussi.

Voisine.—Oh ! que je suis malheureuse ! Et
le docteur aussi ? Tiens ! Mais alors si son médecin
y était, il n'y aura pas d'enquête ; c'est ça qui
me fait plaisir.

DIFFÉRENCE D'HEURE

Madame Grinchdouble.—Et quand je pense
que voilà vingt ans que cette vie dure ! maudite
soit l'heure où je me suis mariée !

Monsieur G. (avec douceur).—Ne parle pas
ainsi, ma bonne amie, de la seule heure suppor-
table que j'aie passée pendant ces vingt dernières
années.



VII
Il en inonda... son pro-
prieaire.

VIII
Quant à Micheline, elle sera
seule à rire, parce que François
reçoit son congé.

USÉ ET CONNU

Roublardin (entrant précipitamment dans un
magasin).—Est-ce que je peux me servir de votre
téléphone une minute ?

Employé.—Certainement.

Roublardin.—Hello ! Hello ! No. 6200. Est-
ce toi, Emilie ? Bien. Dis-donc, j'ai laissé mon
portemonnaie sur le piano... le vois-tu... ? Bien,
serre-le bien, il y a cinquante piastres dedans...
Suis bien content, je croyais l'avoir perdu dans
la rue... Dis-donc, faut-il toujours t'acheter ces
bottines... ? Oui ; mais tu sais, je n'ai pas le sou
sur moi... je vais emprunter un cinq piastres,
alors, pour ne pas te décevoir... A bientôt,
chérie. (S'adressant à l'employé). Vous avez en-
tendu ce que j'ai dit, vous ne pourriez pas me
prêter un cinq piastres ?

Employé.—Pense pas ; (lui montrant la porte)
filez.

Roublardin.—Est-ce que le toar a déjà été
employé ?

Employé.—Oui.

Roublardin.—Vous avez déjà été pincé ?

Employé.—Oui.

Roublardin.—Curieux ! J'ai pourtant du ta-
lent !... N'importe, je file.

AMÉNITÉS MATRIMONIALES

Lui.—Je regrette profondément de n'avoir
fait votre connaissance qu'après être devenu
veuf.

Elle.—Que voulez-vous dire ?

Lui.—Rien, sinon que j'aurais aimé que vous
eussiez été ma première femme.

Elle.—Pourquoi ?

Lui.—Parce qu'une autre femme serait main-
tenant la mienne, ma chère.

POÈME RUSTIQUE

I

Quand il eut dix-huit ans, Jean fut las du latin :
Il rêva de blé mûr et de lande fleurie.
Cœur tendre, il chérissait la petite patrie
Où le ciel est moins vaste et le but plus certain.

Il partit du collège. Et le père, très grave :
—Tu n'en sais pas assez, mais puisque tu le veux,
Tant pis ! Dieu t'a donné deux bras forts et nerveux,
Mon fils, prends la charrue et le fouet : touche en brave !

Et, depuis ce jour-là, Jean, dans les sillons verts,
Solide labourer, s'en va d'un pied agile ;
Il s'arrête parfois pour réciter Virgile,
Et le chant des oiseaux se mêle au chant des vers.

—Car il aime toujours ta savante harmonie,
Poète, ta beauté simple et vraie ; et souvent
Il alla par les bois solitaire et rêvant,
En lui-même écoutant l'écho de ton génie.

II

Un soir, et nous étions alors deux écoliers,
Jean me dit : " J'ai laissé, là-bas, sous le feuillage,
Mon petit nid d'enfant, mon tout petit village,
La maison paternelle aux vieux murs familiers.

" Si tu voyais ! Surtout quand les moissons sont mûres,
C'est charmant ; les sentiers sont étroits et très doux,
Et l'on va lentement au milieu des murmures
Que les abeilles d'or font les froments roux.

" Avec mon toit de paille où poussent des fleurs jaunes,
Sous des chênes géants, c'est la vieille maison.
O charme ! le verger sent bon la fenaison,
Les grands arbres ont vu jouer les derniers faunes.

" Et l'église ! les murs sont très vieux et très laids,
Mais elle a dans les prés des sources merveilleuses.
Par les fentes du toit des étoiles neigeuses
Tombent pendant l'hiver. Ce n'est pas un palais !

" Mais quand Rose-Marie y vient à la grand'messe,
Eclipsant en beauté les filles du manoir,
Je ne vois que des trous d'azur au plafond noir !
Sous le portail fleuri j'ai reçu sa promesse."

III

Je l'ai revu depuis : il me prit par la main,
Et je sentis mon âme un moment attendrie
Quand j'aperçus, au bout du verdoyant chemin,
Belle, et nous souriant de loin, Rose-Marie.

Oh ! la vieille maison ! Son rire jeune et frais
L'emplissait tout entière et l'avait rajeunie.
Là, mon ami vivait dans la simple harmonie
Qui monte des cœurs purs, des champs et des forêts.

Mais une nappe blanche a recouvert la table ;
Et tout en devisant de nos jeunes printemps
Je respire à loisir le parfum de l'étable
Dont la porte est ouverte ; et j'admire longtemps.

Un rayon qui s'y joue, et, vision difforme,
Sur le seuil entr'ouvert posant sa tête énorme
D'où le foin parfumé retombe en fils d'argent,
Un bœuf qui me regarde et rumine en songeant.

LUD JAN.

LE RESPECT DE LA VÉRITÉ

Bruche.—Vous vous trompez, mon ami a un
grand respect de la vérité.

Pluche.—Je le sais, il s'en tient à une res-
pectueuse distance.